5 96570

ŒUVRES

DE

NICOLAS ROWE,

ÉCUYER.

TOME PREMIER.

ZIONALE "VITTORIO EMANUELE" - BIBLIOTECA
NAPOLI

M. DCC. LXXXV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

LA VIE
DE NICOLAS ROWE,
ECUYER.

CET illustre Poëte naquit au petit Berkford en Bedfordshire, l'année 1673. Son père, célèbre Avocat, le destinoit à la même profession; & en conséquence M. Rowe, après avoir achevé ses études à l'Université de Cambridge, se rendit au Temple pour s'y livrer à celles de son état. Il y fit bientôt des progrès rapides; mais le goût des belles-lettres le détournoit souvent de ses fonctions : il composa des pièces dramatiques qui furent reçues avec les plus grands applaudissemens, & dès-lors il abandonna son premier dessein, pour ne s'occuper que du théatre.

Le Docteur Johnson le place à la tête des Auteurs tragiques, Anglois. Il essaya ses talens pour la Comédie; mais il eut si peu de succès dans cette partie, qu'il y renonça sur le champ. Cet Auteur ne s'est point astreint à la règle des trois unités recommandées par Aristote; &, ce qui paroît assez singulier, c'est qu'on le lui reproche aujourd'hui comme une faute impardonnable.

Son attachement pour les Muses ne l'empêcha pas de s'occuper des affaires publiques. Quand son ami le Duc de Queensbury fut nommé Secrétaire d'Etat, M. Rowe obtint le Vice-Secrétariat, place très-distinguée dans le Gouvernement. Après la mort de son Patron, le chemin de la faveur lui étant fermé par cette perte, il vécut dans la retraite pendant toute la vie de la Reine Anne, & ne reparut

sur la scène du monde qu'à l'avènement du Roi George Ier. Ce Monarque le fit son *Poëte Lauréat*, le nomma Intendant de la Douane dans le port de Londres, & lui donna la charge de Secrétaire du Conseil du Prince de Galles. Le Chancelier Parker lui donna celle de son Secrétaire actuel; mais il ne put long-temps jouir de sa fortune, car il mourut le 6 Décembre 1718, à l'âge de quarante-cinq ans : il fut enterré dans l'Abbaye Royale de Westminster, en face du monument élevé à la mémoire du Poëte Chaucer. M. Pope a composé une épitaphe, dans laquelle il déplore la perte de cet aimable Auteur; mais on en voit une autre, non moins intéressante, sur le magnifique mausolée qu'on lui a érigé dans la même Eglise.

M. Rowe étoit grand & bien fait : son ame se peignoit sur sa figure; il étoit

doux, sensible, & d'un commerce très-facile. Il se maria deux fois, & laissa un fils de sa première femme, & une fille de sa seconde.

JANE SHORE,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES,

Par NICOLAS ROWE, Ecuyer.

Représentée, pour la première fois, sur le Théatre Royal de Drury-Lane, l'année 1713.

ARGUMENT.

EDOUARD IV, Roi d'Angleterre, Prince fort galant, devint éperduement amoureux de la femme d'un Citoyen très-opulent; & l'enleva à son mari : sa beauté fixa l'inconstance de ce Monarque. A la mort d'Edouard, Richard, Duc de Glocester, voulant usurper la couronne sur ses neveux, tâcha d'attirer dans son parti tous ceux qui leur étoient attachés. Lord Hastings, homme très-puissant dans l'Etat, s'opposa à ses desseins. Richard voulant le gagner, & connoissant la passion de ce Seigneur pour la Favorite de son frère, suscita sourdement des accusations contr'elle, & la menaça de la faire punir, si elle ne secondoit pas ses projets ambitieux; mais, n'ayant pu corrompre la fidélité de Jane, dont la tendresse pour la mémoire d'Edouard,

s'étendoit jusques sur les enfans de ce Prince, Richard fit condamner le Lord Hastings sur une fausse accusation de magie, & fit ordonner contre Jane l'exécution rigoureuse des Loix contre l'adultère, qui défendoient, sous peine de la vie, d'accorder à la coupable *l'asyle*, *le pain & l'eau :* ainsi l'intrigue de cette pièce est un trait de l'histoire d'Angleterre.

ACTEURS.

Le Duc DE GLOCESTER.
Milord HASTINGS.
CATESBY.
Sir RICHARD RATCLIFF.
BELLMOUR.
SHORE, sous le nom de DUMONT.
JANE SHORE.
ALICIE.
PLUSIEURS MEMBRES DU CONSEIL.
GARDES ET SUITE DU DUC DE GLOCESTER.

La Scène est à Londres.

JANE SHORE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre représente la Tour de Londres.

SCENE PREMIERE.

Le Duc DE GLOCESTER, Sir RICHARD RATCLIFF, CATESBY.

LE DUC.

Le succès répond à mon attente, & tout a réussi dans le Conseil. La Reine & toute cette race de parvenus, qu'on nomme sa famille, sont enfin asservis : *Dorset* est banni; *Rivers*, ce frère chéri de la Reine, expire en ce moment dans le château

de Pomfret. La Noblesse, d'un commun accord, m'a nommé protecteur du Royaume. Mes deux neveux, Edouard & Yorck, sont en sûreté dans cette tour. Qu'en pensez-vous, mes amis? Cette entreprise ne prend-t-elle pas un aspect favorable? Le sceptre & la couronne ne semblent-ils pas voler au devant de moi?

Sir RATCLIFF.

Ah, Seigneur! n'hésitez plus à vous en saisir; que Votre Altesse en jouisse long-temps & avec gloire : vous êtes le dernier Prince de l'illustre branche d'Yorck, le seul digne d'occuper le trône d'Angleterre. Les enfans d'Edouard sont des foibles appuis pour l'Etat; c'est de vous, c'est de votre règne qu'il attend son salut.

CATESBY.

Le Conseil s'assemble demain pour fixer le jour du couronnement d'Edouard. Qui de vous nous expliquera cette énigme?

LE DUC.

Moi.... Les Lords qui le composent, me sont dévoués : malgré leurs cabales & leurs intrigues, j'arrêterai leur zèle au gré de ma volonté.

CATESBY.

Ignorez-vous, Seigneur, qu'il en est un dans ce Conseil, capable de renverser lui seul tous vos desseins?

LE DUC.

Seroit-ce Hastings?....

CATESBY.

Lui-même....

LE DUC.

Ne craignez rien; j'ai des preuves de son attachement....

CATESBY.

Comme protecteur du Royaume peut-être; mais éprouvez sa foi comme son Souverain, & vous entendrez sa réponse. — J'ai sondé plus d'une fois ses sentimens, Seigneur; il est fidèle aux enfans d'Edouard, & croit son honneur engagé à les servir.

LE DUC.

Cet homme qui vous paroît si dangereux, est l'esclave d'une femme : oui, une femme vive, adroite, rusée & coquette, dirige toutes ses démarches. Quelle honte! une telle foiblesse déshonora le grand Hercule.

RATCLIFF.

Depuis long-temps les charmes de la belle Alicie captivent ses vœux.

CATESBY.

Non : on dit qu'un autre objet l'a bannie de son cœur....

LE DUC.

Je le sais : mais taisons-nous; le voici.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, Milord HASTINGS.

HASTINGS.

QUE le bonheur accompagne les jours de Votre Altesse!....

LE DUC.

Mon digne Lord Chambellan, je connois votre zèle pour moi.

HASTINGS.

Je viens, Milord, vous demander une grace...;

LE DUC.

Vous ne pouviez choisir un moment plus propice. Parlez, Milord.

HASTINGS.

Ah, Seigneur! protégez la malheureuse Jane Shore....

LE DUC.

Jane Shore!

HASTINGS.

Cette beauté, autrefois admirée à la Cour d'Edouard, languit aujourd'hui dans l'oubli : en proie aux chagrins, ses attraits séduisans n'excitent plus ni la jalousie des femmes, ni les desirs des

hommes; ses yeux mouillés de larmes, ne contemplent le jour qu'à travers un nuage de pleurs; ses nuits, hélas! sont consacrées aux soupirs.

LE DUC.

Le temps produit de grands changemens dans la fortune d'une Favorite. Dans les beaux jours de mon frère, les plaisirs voloient sur ses pas; les heures s'écouloient dans un délire perpétuel; mais la mort du Roi ne lui laisse que les regrets d'un bonheur passager. — On dit, Seigneur que vous consolez les ennuis de cette belle affligée?

HASTINGS.

Mon cœur sensible, guidé par la douce amitié, s'intéresse à son infortune....

LE DUC.

Ne croyez pas que je blâme ces sentimens; j'admire au contraire votre générosité. — Mais expliquez-moi, Seigneur, le sujet de votre demande.

HASTINGS.

D'infâmes détracteurs, Milord, abusent de votre nom pour la persécuter : ils se sont injustement emparés des terres qu'elle tenoit des bienfaits d'Edouard.

LE DUC.

On m'a parlé assez vaguement de cette affaire : de sages Magistrats, des Ministres d'Eglise, rigides dans leurs principes, de saints Prélats attachés au

bon exemple, ont pensé qu'il falloit la punir; malgré leur zèle, j'ai suspendu le glaive de la Justice, j'ai plaint la foiblesse de Jane, & j'ai respecté la gloire de mon frère, malgré un penchant que je devrois condamner.

HASTINGS.

Tant de bonté, Seigneur, mérite les récompenses du Ciel. — Jettons un voile sur les passions communes à tous les hommes...

LE DUC.

Jusqu'à présent, la voix de la pitié a seule parlé pour elle, mais en considération de mon cher Hastings, je veux étendre sur Jane tous mes bienfaits. — Qu'elle vienne, qu'elle m'instruise de ses peines, j'y porterai un prompt remède. — Des soins plus importans m'obligent à m'entretenir avec vous, Milord. — Vous n'ignorez pas que notre sort est commun? — Vos ennemis sont les miens. — Les parens de la Reine, ces orgueilleux ennoblis, ont enfin baissé leurs étendards. — Suivez-moi; la prudence exige en cette occasion, que notre entretien soit secret.

(*Il sort suivi d'Hastings. Ratcliff & Catesby se retirent d'un autre côté.*)

SCENE

SCENE III.

Le Théatre représente un Appartement dans la maison de Jane Shore.

BELLMOUR, SHORE, *sous le nom de* DUMONT.

BELLMOUR.

Vous voilà enfin instruit de tout ce qui s'est passé dans votre absence ; vous vous éclaircirez du reste par vous-même. Notre stratagême a bien réussi : le nom emprunté de *Dumont* vous a donné accès dans sa maison ; & sous le voile de l'amitié, vous l'observerai avec l'œil vigilant d'un époux. — Je l'apperçois : (*Jane Shore s'avance d'un pas lent*) — Voyez son air triste & modeste. — La douleur est peinte dans tous ses traits...

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, JANE SHORE.

BELLMOUR.

Le Ciel vous conserve, Madame, & répande sur vous les bienfaits de cette belle matinée.

JANE.

Mon bon voisin, vos bontés ne se lassent point de suivre mon infortune : ah, mon cher Bellmour! qu'il est rare de trouver des amis comme vous : vous recherchez les malheureux; vous employez la douce pitié au soulagement de leurs peines. Conservez long-temps cette tendre sensibilité, elle répare les maux de l'indigence, elle donne un père à l'orphelin, elle sèche les larmes des infortunés: mais hélas! il faut à vos vertus une bouche plus éloquente que la mienne, pour en parler dignement; mon cœur les sent, & voudroit les avoir toujours imitées. — Est-ce-là cet ami, dont vous m'avez fait tant d'éloges ?

BELLMOUR.

Oui, Madame.

JANE, *à part.*

Son aspect vénérable m'inspire le respect. Avec quelle grace le temps a sillonné son front radieux! La blancheur de ses cheveux relève la noblesse de ses traits; tout annonce en lui une vie consacrée à la vertu. Ah! qu'un tel ami me devient nécessaire. — (*à Dumont.*) Il paroît que la fortune vous a été contraire, & même qu'elle a récompensé votre mérite d'une main bien avare. — Bellmour m'a dit que vous vouliez consacrer vos jours à mon service; que ne puis-je les rendre heureux! Mais les plus

tendres soins vous dédommageront peut-être de ce que la fortune ne me permettra point de faire pour vous.

DUMONT.

Vos bontés surpassent mes espérances, Madame; mais croyez que ma fidélité sera le garant de ma reconnoissance.

JANE.

Etes-vous Anglois?

DUMONT.

Non, Madame : j'ai reçu le jour dans les fertiles contrées de la Flandre; j'ai habité Anvers dans les jours de ma prospérité.

JANE.

Hélas! — Vous connoissez Anvers? (*Elle pleure*) — Pardonnez un cruel souvenir, qui m'arrache des larmes... J'ai commis une faute irréparable... mes pleurs ne l'effaceront jamais... Peut-être avez-vous connu dans cette ville.., ô douleur!.. la honte m'empêche de prononcer son nom... Peut-être y avez-vous connu... mon malheureux époux?

DUMONT, *à part.*

Quel souvenir elle réveille dans mon cœur! Feignons. (*Haut.*) Epargnez-vous d'inutiles regrets, le tombeau renferme ses froides cendres : il y a trois ans que j'ai été témoin de son trépas.

JANE.

Pourquoi ai-je trahi mon devoir? Ah! ſi je n'euſſe connu que les loix de la vertu, une même tombe nous eût reçu dans son paisible sein : mais j'en suis indigne.

UN LAQUAIS.

Lady Alicie demande à vous parler, Madame.

JANE.

Qu'elle entre. (*Le Laquais sort*) Retirez-vous un instant, je vous rejoindrai bientôt : je vous communiquérai tous mes chagrins, & vous demanderai votre secours. Votre amitié me devient précieuſe.

(*Bellmour & Dumont se retirent*)

SCENE V.

JANE SHORE, ALICIE.

ALICIE.

QUOI! trouverai-je toujours ma tendre amie en proie à la douleur? Ne cessera-t-elle jamais de soupirer? Les tristes avant-coureurs de la peine, les *regrets*, ne peuvent rappeller le temps fugitif.

JANE.

Ah, ma chère Alicie! loin de le rappeller, je voudrois oublier tous les instans de ma gloire passée.

ALICIE.

S'il est permis aux femmes d'être heureuses ; l'aimable Shore a connu le bonheur. Elle a vu à ses pieds le plus grand des Monarques ; souveraine de son cœur, elle fixoit tous ses désirs : la beauté est notre unique bien, tout cède à son pouvoir, & la votre a régné avec éclat.

JANE.

C'est ce pouvoir dangereux, qui fait aujourd'hui mon malheur. — Mais qui pouvoit résister à ce Prince séduisant ! La *Vertu* même eût oublié auprès de lui, l'empire de la raison. Héros cher à son siècle, il rendit tous ses sujets heureux ; il fut le plus vaillant, comme le plus aimable des hommes. — Mais qu'avois-je besoin de prêter l'oreille à ses vœux ? Née dans un rang peu élevé, l'obscurité eût fait mon bonheur. Ah, Edouard ! pourquoi m'as-tu enlevée à mon époux ?

ALICIE.

L'amour, ce tyran despote, excuse votre erreur : c'est lui qui unissoit vos cœurs, c'est lui seul qu'il faut accuser. Mais la douce, la belle, la tendre Shore, étoit le prix qu'il destinoit au plus illustre des Princes...

JANE.

De grace, oublions un nom qui m'a ravi mon repos : cette fatale passion est la source de mon

infortune. — Ah ma chère Alicie! un affreux pressentiment m'annonce que vous verrez, avant peu, la pauvre Jane, livrée au plus cruel désespoir. — L'impitoyable main de *Thémis* s'appesantit déjà sur moi : on m'enlève mes biens, la misère va être mon partage, & bientôt votre amie vous demandera les secours qu'on accorde à l'indigence....

ALICIE.

Arrêtez, vous me percez le cœur : ah! pourquoi prévoir cet excès d'infortune? Espérez un sort plus heureux : levez vos yeux vers le Ciel, que, semblables au soleil, dont les rayons éclatans dissipent les nuages, ils écartent par des regards sereins, le noir chagrin qui vous accable. — Faites encore une fois usage de votre beauté, tâchez de parler au sévère protecteur, son cœur peut s'adoucir à la vue de tant de charmes.

JANE.

Hélas! la scène brillante du plaisir, en fuyant loin de moi, m'a enlevé tous mes attraits : les roses ne colorent plus mes joues, les grâces cessent de folâtrer sur mon front, mes yeux n'ont plus leur sourire séduisant, le chagrin, la sombre douleur, les pâles & débiles ennuis, la tristesse languissante, & toute la troupe des noirs soucis, ont succédé à tous ces charmes, & défigurent tous mes traits.

ALICIE.

Quelle modestie !

JANE.

Il me reste néanmoins encore une lueur d'espoir ; l'amitié plaide ma cause auprès du Protecteur : Lord Hastings....

ALICIE, *d'un air troublé.*

Lord Hastings ! — Quoi, il s'intéresse à vous ?.... Mais, dois-je m'en étonner ?.. L'aimable Lord a des yeux... il possède un cœur tendre & sensible... il sait rendre hommage à la beauté... la votre a droit de le fixer.

JANE.

Rendez plus de justice à sa vertu ; c'est à la pitié, & non à une honteuse foiblesse, que je dois ces services. Ah, ma chère amie ! trop long-temps j'ai vécu pour le crime, désormais je ne veux vivre que pour le repentir ; la douce amitié m'unit à vous ; partagez sans crainte ce délicieux sentiment, j'y trouverai les transports de l'amour, & j'y oublierai les regrets que celui-ci nous cause.

ALICIE, *en l'embrassant.*

Ah ! ma chère Jane ! vivez & régnez à jamais dans mon cœur. Ciel qui nous écoutez ! si jamais j'oublie les devoirs qui m'attachent à *cet autre moi-même*, puisse, votre justice, me poursuivre au-delà du trépas.

JANE.

Oui, vous êtes la seule amie de la pauvre Shore; vous seule méritez toute sa confiance. Tenez, ma chère Alicie, (*elle lui donne une cassette*), prenez cette cassette, elle contient les bijoux que m'a donné l'auguste Edouard : gardez-là soigneusement; si je succombe à la rigueur des loix, je trouverai du moins une ressource contre l'indigence.

ALICIE.

Ne craignez rien d'aussi funeste, notre sort sera toujours commun. Mais, pourquoi redouter cet affreux évènement, le Ciel ne permettra pas qu'on vous accable : peut-il oublier que dans votre faveur, vous fûtes toujours le soutien des malheureux ? L'homme même, cet être impitoyable, dont l'orgueil se prévaut de nos foiblesses, sera forcé de vous plaindte; & vous jugeant avec cette indulgence dont il est si avare, il oubliera vos fautes, pour ne songer qu'à vos vertus.

JANE.

Je ne dois plus compter sur cette indulgence; ma chère amie; l'homme nous condamne sans pitié. — En vain le libertin s'égare librement dans le labyrinthe du vice, la loi l'épargne, & son sexe l'excuse; mais si malheureusement nous nous écartons un instant de la route épineuse de la vertu, on nous blâme, l'amour même, ne peut éloigner notre perte : la

honte nous poursuit, les remords deviennent notre partage, & l'innocence perd à jamais son éclat. Alors, nos regrets sont inutiles, notre réputation se ternit comme un astre qui s'éclipse, & nous déplorons trop tard, l'erreur qui nous a séduit.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALICIE, JANE *l'accompagne jusqu'à l'entrée de la scène.*

ALICIE.

RESTEZ ma chère amie, que toutes les puissances célestes président à votre sommeil. (*Jane se retire. Alicie s'avance*) La nuit assoupit toute la nature; l'industrieux artisan & la biche légère, oublient, dans les bras du repos, les fatigues de la journée, les soucis rongeurs & la sombre mélancolie : l'œil du mécontentement est seul éveillé ; il attend en gémissant, la fin de la torche nocturne. Pourquoi suis-je forcée de l'imiter ? Mille soupçons inquiets & jaloux, tourmentent & déchirent mon ame.... Ah, perfide Hastings ! tu m'as ravi le repos. (*On frappe à la porte de la rue*) Qu'entends-je?—Quelle peut être cette visite mystérieuse. (*A un laquais, qui traverse le théâtre*) Quel importun ose à cette heure interrompre le sommeil de ta maîtresse ?

LE LAQUAIS.

C'est Milord Hastings, qui demande à lui parler.

(*Il sort*)

ALICIE.

Le perfide! le malheureux!.. Silence, mon cœur, essaye de cacher ton courroux : répondons à la ruse, par l'artifice... Quelle indigne fausseté!... Mais le voici, contraignons-nous.

SCENE II.

ALICIE, Lord HASTINGS : *il parle à un de ses gens.*

Lord HASTINGS.

Vous renverrez ma suite, vous seul m'attendrez... Ah dieux, que vois-je! Alicie en ces lieux?

ALICIE.

Quand l'homme puissant s'abaisse à voir les malheureux, & qu'il leur sacrifie l'heure paisible consacrée au sommeil, la douce consolation précède ses pas. Tel qu'un astre bienfaisant, il écarte les nuages de la sombre tristesse.

HASTINGS.

Je ne veux pas que de froids délais relèvent l'importance d'un si foible service, j'aime mieux être

importun, & viens instruire Jane Shore de mes succès auprès du Duc. — Il consent à voir votre amie, Madame.

ALICIE.

Mon amie?...

HASTINGS.

Oui, votre amie : votre liaison avec elle, lui donne des droits à ma protection.

ALICIE.

Je ne sais que répondre à un langage aussi flatteur; mais mon cœur lui rend justice....

HASTINGS.

Je m'en flatte, Madame : adieu, je perds le temps en vains discours, je vais chez votre amie...

ALICIE.

Perfide! je cherche à me contraindre, mais je ne puis... Apprends-moi l'art de masquer mon visage... Efforts inutiles!... les plaintes m'échappent, elles s'élancent toutes à la fois contre vous.

HASTINGS.

Qu'avez-vous, Madame? — Pourquoi ces transports insensés?

ALICIE.

Traître! tu me tyrannises, & tu oses m'insulter? — Avec quelle froide indifférence, il voit mon triste cœur en proie à l'amour & à la douleur! — Malheureux! songes aux maux que tu m'as fait

souffrir : je t'ai sacrifié, titres, rang, dignités, tout, jusqu'à l'innocence même ; & tu m'abandonnes, tu oses te jouer de ma tendresse. Tu me livres aux traits de la raillerie & de la méchanceté ; c'est par toi que je suis la victime de la honte & de l'infamie : & pour qui ? pour un ingrat que j'aime plus que ma vie.

HASTINGS.

Quel langage ! Est-ce celui de l'amour ? Serois-je donc toujours en butte, aux querelles, aux plaintes, aux reproches ? Une fureur jalouse, tient lieu chez vous, de tendresse : votre ame emportée dans un tourbillon de craintes, accueille à chaque instant le moindre soupçon.

ALICIE.

Puis-je être tranquille, puis-je oublier une illustre naissance, la vertu de mes ancêtres, l'orgueil de mon nom ? Hélas ! je fus trop prodigue ; je n'ai plus rien à te donner, & tu haïs la malheureuse que tu as ruinée.

HASTINGS.

Mêlerez-vous toujours les plaintes aux reproches ? Ou dois-je fuir pour trouver la paix ?...

ALICIE.

C'est ici, sans doute. — Je connois tes infâmes détours, j'ai pénétré tes desseins : ces charitables visites nocturnes ne sont plus un secret...

HASTINGS.

De grace, modérez-vous : écoutez les conseils d'un ami qui vous aime : si vous cherchez le repos, renoncez aux soupçons jaloux, & ne vous laissez plus séduire par une vaine curiosité ; c'est elle qui perd tout votre sèxe. Pourquoi ce desir immodéré de s'instruire des affaires d'autrui? L'ignorance assure le repos. A peine savez-vous ces secrets importans, que le sommeil vous abandonne; votre ame inquiète ressent mille tourmens ; & souvent, en courant après la vérité, vous n'atteignez que le mensonge.

ALICIE, *froidement.*

Crois-tu me calmer par des froids raisonnemens? Espères-tu par-là me faire oublier ton offense? Non, non : tu m'as trop cruellement blessée. — Puissent tous les maux à la fois, t'assaillir & me venger! — Hélas! puis-je douter de ta noire perfidie? — As-tu cherché à l'excuser? — Cet effort eût au moins annoncé en toi quelque pitié ; il t'eût peut-être mérité le pardon de ta faute. Mais tu dédaignes de m'appaiser : tes regards, tes discours, tout me dit que tu triomphes dans ton crime... Dans ce moment même, tes yeux m'en assurent; ils attestent insolemment ta victoire, & ma défaite.

HASTINGS.

Vous exigez un aveu, Madame : hé bien, j'avoue que mon cœur, lassé de sa chaîne, a brisé un joug

importun : trop long-temps j'ai languis dans vos fers, je dédaigne enfin un honteux esclavage : l'amour a cherché un autre asyle pour y reposer ses aîles fatiguées.

ALICIE.

Tu l'emportes, oui ; tu braves ma colère avec cet orgueil qui te distingue..... Tremble : si le Ciel t'épargne, ses foudres sont inutiles !... Il faudra que la vertu déserte cette terre ; elle ne sera plus habitée que par des parjures comme toi. — Perfide ! crains les effets de mon juste courroux.

HASTINGS.

Je ne crains pas que le Ciel me punisse, je ne lui demande pour toute grace, que de me délivrer de vos fureurs jalouses.

ALICIE.

Tes vœux sont exaucés... Adieu... Souviens-toi... que, malgré la foiblesse de mon sèxe.... je saurai te punir.... Oui, homme présomptueux : malgré ta puissance, ton rang & ta faveur..... je saurai me venger... Ma fureur empruntera les aîles de l'Aigle, elle s'élevera jusqu'au faîte de ta grandeur.... elle t'y forcera de lui céder ta place, & lorsque tu ramperas à mes pieds, je t'y écraserai sans pitié. (*Elle sort*)

HASTINGS.

Que la colère est une ennemie dangereuse ! Avec

quelle fureur sauvage, elle tyrannise les femmes. Sèxe malheureux! ton caractère léger & facile se livre avec transport à toutes les passions: ton ame, en proie aux desirs, reçoit sans réfléchir toutes les impressions: chaque vœu, chaque défaut, s'y peint & s'y efface rapidement: l'amour & la haine y sont également à craindre, l'un & l'autre y exercent un empire despotique. La contrariété est ton plus grand fléau: semblable à l'Océan courroucé, tu t'agites sans cesse; les plus noires desseins s'emparent de ton ame, ta raison t'abandonne, & toutes les passions, comme autant de vents impétueux, te troublent tour-à-tour, & te laissent à peine respirer. (*Jane Shore paroît d'un air abattu*) — Mais j'apperçois la seule femme dont la douceur plaide en faveur de tout son sèxe.

SCENE III.

HASTINGS, JANE SHORE.

HASTINGS.

PARDONNEZ, Madame, si trop d'empressement me fait interrompre votre repos. — Je vous apporte de bonnes nouvelles: le Duc vous attend demain à la Cour...

JANE,

JANE, *en se jettant à ses pieds.*

Ah, Seigneur! comment puis-je reconnoître cet excès de bonté?

HASTINGS, *en la relevant.*

Tant de reconnoissance m'offense : me croyez-vous assez vain pour l'approuver?...

JANE.

Quoique ma bouche soit muette, mon cœur sent le prix de ce service... — Si le Ciel n'est pas sourd aux vœux d'une femme coupable, il exaucera ceux que je fais pour vous.

HASTINGS.

Ah, ma chère Jane! votre bonheur m'est plus cher que le mien... Ce tendre intérêt que m'inspirent vos malheurs... ce foible service, qui vous paroît d'un si grand prix, à quoi l'attribuez-vous?

JANE.

A la pitié, Seigneur...

HASTINGS.

Un sentiment plus vif m'attache à vous.

JANE, *à part.*

Qu'entends-je!

HASTINGS.

Il n'est plus temps de feindre... écoutez-moi sans colère... je n'ose vous dire... que je vous ai adorée dès l'instant où je vous ai vu.

JANE, *d'un air triste.*

Hélas, Milord !

HASTINGS.

Ne baissez pas ces beaux yeux... jetez sur moi des regards plus favorables... Vous soupirez... Ah Ciel ! vous pleurez.

JANE.

S'il vous reste quelque sensibilité, de grace, épargnez-moi cet affreux langage.

HASTINGS.

Peut-on vous voir, sans vous aimer : dans ce moment même, où la douleur s'appesantit sur vous, mon ame peut à peine contenir ses transports.

JANE.

Ah ! dans cet asyle infortuné, l'amour a perdu toute sa puissance : jetez un regard sur les jeunes beautés qui brillent à la Cour ; c'est-là, Milord, qu'il faut choisir un objet digne de votre tendresse, à qui vous pourrez donner à la fois votre main & votre cœur.

HASTINGS.

Tout vous annonce un succès favorable, & vous êtes triste & rêveuse. Quelle humeur vous accable ? ma chère Jane ignore de vains détours. Parlez : que sont devenus cette gaieté charmante, ces graces, ce sourire enchanteur, qui séduisoit tous les hommes ?

JANE.

Je mérite ces reproches, Milord, ma conduite passée m'expose au mépris; mais je prends le Ciel à témoin, que mon repentir égale ma faute.

HASTINGS.

Quoi! déjà vous songez à la retraite. Réservez ce soin pour le temps où l'âge & les infirmités auront flétri vos charmes, où la froide paralysie aura glacé vos membres; mais à présent, consacrez votre jeunesse aux plaisirs, l'amour, la nuit, la solitude, mes soins, ma tendresse...

(*Il se saisit de la main de Jane*)

JANE.

Arrêtez! — Je haïs ces discours.... J'atteste le Ciel que je périrai plutôt... (*il veut la prendre dans ses bras; elle tombe à genoux*) que je finirai ici... ma honte avec ma vie... avant de consentir...

HASTINGS, *en s'efforçant de la relever.*

Ecoutez-moi... laissez-vous attendrir... Quoi! vous me résistez?.. C'en est trop...

(*Il tâche de la relever avec violence*)

JANE.

Respectez la vertu...

HASTINGS.

Oses-tu prononcer ce nom... ingrate! Tu oublies déjà mes services.

JANE.

Abandonnez-moi à mon infortune....

HASTINGS *se saisit avec fureur des bras de Jane.*

C'est trop long-temps s'opposer à mes vœux... ; Suis-moi, ou tu vas périr.

JANE.

Au secours ! Au secours ! Dieu tout puissant ; protégez-moi...

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS; BELLMOUR, DUMONT *accourent.*

HASTINGS.

RETIRES-toi.

DUMONT.

L'honneur & mon devoir me le défendent...

JANE, *à Hastings.*

Par pitié, laissez-moi...

HASTINGS, *à Dumont.*

Sors, malheureux... Sais-tu à qui tu parle?

DUMONT.

Je sais que vous maltraitez une infortunée.

HASTINGS.

Vil esclave, qu'oses-tu dire? Sans doute tu ne me connois pas.

DUMONT.

Barbare, oui je te connois, & je vois que tu abuses des droits de ta naissance, pour tyranniser cette malheureuse victime....

HASTINGS, *d'un air troublé.*

Misérable, tu es indigne de mon courroux.— Je suis bien aise, madame, de voir que vous avez vos *braves* pour vous défendre.

DUMONT.

Ménage ma fureur.... ou bientôt je saurai te prouver, que le sang qui coule dans mes veines, est plus pure que le tien : quoique de vains titres ne distinguent pas mon nom, le Ciel qui me fit naître vertueux, a fait plus que le Monarque qui crée des *Lords.*

HASTINGS *tire l'épée, & en donne quelques coups à Dumont.*

Malheureux! connois la différence d'un Lord à un vil Plébéien.

DUMONT, *en tirant son épée.*

Connois à ton tour, comment l'homme courageux sait punir l'orgueil d'un Grand.....

(*Ils se battent*)

JANE, *très-allarmée.*

Ah Ciel!.. modérez votre fureur... épargnez à mes yeux cet affreux spectacle.

(*Dumont désarme Hastings*)

HASTINGS.

O honte!

DUMONT.

Tu le vois, ta vie dépend de ma générosité: malgré ton mépris insultant, si l'honneur n'étouffoit en moi la vengeance, tu payerois cher ton audace. — Reprends ton épée, & apprends en même-temps que le Lord, comme le Plébéien, n'est jamais qu'un foible mortel.

HASTINGS.

Tu triomphes.... Mais ta victoire sera suivie de bien des regrets. (*Il sort*)

JANE.

Hélas! qu'avez-vous fait?

DUMONT.

Mon devoir, Madame. Ne craignez rien : la providence veille sur la vertu. — Quittez ces lieux funestes; fuyez le séjour de la Cour : l'innocence & la modestie y excitent la raillerie des méchans; la fausseté & la haine s'y parent du masque de la vérité, & les vices s'y présentent sous l'aspect du plaisir.

JANE.

Où porterai-je mes pas ?

DUMONT.

Bellmour, dont la douce amitié s'occupe de votre repos, a découvert un asyle éloigné du tumulte de la Ville; c'est un réduit simple & commode, situé à l'entrée d'une épaisse forêt. L'air pur qu'on y respire, raffraîchit tous les sens : le voisinage de quelques prairies émaillées de fleurs; les sinuosités d'un ruissseau, dont les eaux argentines arrosent un petit jardin; l'aspect agréable d'une chaîne de collines, tout concourt à embellir cette retraite. Quelques honnêtes Laboureurs habitent les environs; un Prêtre, distingué par sa piété, les excite à la vertu par son exemple; les brigues ni les cabales n'ont jamais troublé leur repos; ils ont vu en silence les York disputer aux Lancaster le trône d'Angleterre; contens de leur médiocrité, ils en jouissent sans remords. — Venez, Madame; dérobez-vous à la tyrannie qui vous accable.

JANE.

Depuis long-temps mon cœur soupire après une telle retraite. Partons; prévenons l'orage qui menace ma tête.

DUMONT.

Moment heureux! hélas! je ne puis.... ni ne dois vous dire à combien d'alarmes m'ont exposé vos

dangers.... Que mon cœur est satisfait de vous voir plus tranquille!... Comme au printemps on voit renouveller la nature, vos jours de deuil vont changer en des jours plus sereins; telle que l'harmonieux rossignol caché sous d'épais feuillages, exprime par ses chants son bonheur, les vôtres nous annonceront le contentement de votre ame; vos nuits seront paisibles, & chaque aurore nouvelle sera témoin de votre félicité : vous ne craindrez plus l'œil pénétrant de l'envie, ni les traits empoisonnés de la médisance; la tranquillité & le bonheur seront votre partage.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théatre représente la Cour de Londres.

SCENE PREMIERE.

ALICIE, *un papier à la main.*

L'AMBITIEUX Glocester aspire à régner; il craint la puissance du Lord Hastings, augmentons ses soupçons : ce papier, remis avec mystère, redoublera son inquiétude : j'accuse ma rivale de nourrir dans le sein du perfide, des sentimens contraires à ses desseins; j'inspire des doutes sur son attachement aux fils d'Edouard. — Cruelle jalousie! Tyran impitoyable! tu fais souffrir la tendre amitié; tu en usurpes les droits, &, comme un poison subtil, tu changes ses douceurs en amertume. — Ah! Dieux! voici mon ennemie. Mon cœur qui voloit autrefois au devant du sien, abhorre aujourd'hui sa présence.

SCENE II.

ALICIE, JANE SHORE.

JANE.

Je me soutiens à peine. Hélas! qui poutra désormais consoler mes ennuis? — Ah, ma chère Alicie! plaignez-moi.

ALICIE.

Quel nouveau malheur vous accable?

JANE.

Dumont, cet ami fidèle de Bellmour, ce protecteur de mon repos, vient d'être arrêté : on l'a arraché de ma maison; je l'ai vu traîner en prison.

ALICIE.

Quel est son crime?

JANE.

Son zèle pour moi a déplu à Hastings.

ALICIE.

Pourquoi?

JANE.

Je vous en instruirai dans un autre moment; celui-ci est trop précieux. (*Elle lui montre un papier : Alicie l'ouvre & lit*) —Voilà ma dernière ressource; j'attends le passage du Duc pour implorer sa faveur.

ALICIE, *à part, en tirant un papier de sa poche.*

Nos placets se ressemblent; profitons de l'erreur pour nous venger plus sûrement.

JANE.

J'apperçois le Protecteur; donnez-moi mon placet.

ALICIE, *à part, en lui remettant le faux placet.*

Cruelle haine! je te livre ma victime.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTES, LE DUC, RATCLIFF, CATESBY, SUITE DU DUC.

JANE, *en se jettant aux pieds du Duc.*

O noble Glocester! jettez un regard de pitié sur l'infortunée Jane Shore. (*Elle lui donne le placet*)

LE DUC, *en le recevant.*

Levez-vous, Madame. Je dois partager les peines d'une si belle solliciteuse. Un ami puissant s'intéresse à vous: Lord Hastings m'a parlé de votre affaire. — On m'attend au Conseil: à mon retour, je m'entretiendrai avec vous. — Prenez courage; je vous rendrai justice.

JANE.

Je compte sur votre générosité, Seigneur. (*Elle prend le bras d'Alicie*) — Venez, ma chère Alicie; votre amitié soulage mes maux. (*Elles sortent*)

LE DUC.

Elle paroît bien affligée. Voilà le sort de toutes ces illustres favorites; le moindre revers les accable. — Voyons ce qu'elle me demande. (*Il lit*) Que vois-je! (*à Ratcliff & Catesby*) — Approchez. — Ecoutez avec attention : « ne vous étonnez pas » Seigneur, de l'avis que vous donne un inconnu. » Lord Hastings seroit disposé à vous rendre hom- » mage comme à son Roi légitime, si la perfide » Jane Shore, qui le gouverne, ne s'y opposoit » point; elle seule l'attache aux intérêts des fils » d'Edouard : rompez le charme qui le captive, » & vous disposerez bientôt de lui ».

RATCLIFF.

Ce mystère me surprend.

CATESBY.

La manière dont on vous en instruit, m'étonne bien davantage.

LE DUC.

Vous l'avez vu; elle-même m'a donné ce papier.

RATCLIFF.

Elle en ignore sans doute toute l'importance.

LE DUC.

Je le crois. Cet avis la condamne : elle ne se chargeroit pas de l'arrêt de sa mort.

CATESY.

Ne perdez pas de temps, Seigneur ; le moindre délai peut être funeste.

LE DUC.

Hastings va se rendre ici : il faut qu'il se déclare pour moi, ou qu'il périsse ; mais le voici. Retirons-nous à l'écart, & observons-le un moment.

(*Ils s'entretiennent ensemble*)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, Lord HASTINGS.

HASTINGS.

L'IMAGE de Jane m'occupe sans cesse ; sa modestie m'a séduit mieux que tout l'art de son sèxe. — En punissant l'audacieux qui osa la défendre, je l'intimiderai, & la crainte peut-être me la rendra plus favorable.

LE DUC, *à Ratcliff & Catesby.*

Allez ; vous reviendrez au moment où le Conseil s'assemblera. (*Ils sortent*) — Vous arrivez à propos,

Milord. — J'ai vu tantôt votre belle affligée. — Hélas! son sort m'intéresse. Une santé si délicate succombetoit bientôt à l'infortune, si ma clémence ne lui prêtoit un appui.

HASTINGS.

Ah, Seigneur! cet excès de bonté m'attache à vous pour la vie.

LE DUC.

Mon amitié pour vous donne plus de lustre à votre crédit. L'Angleterre vous regarde comme son soutien; votre pouvoir égalera bientôt le mien. — J'en suis bien aise, Milord. — Mais parlons de nos affaires : l'Etat est en danger, Milord; tout annonce une révolte prochaine. — La mésintelligence règne dans le Conseil. — Les Magistrats murmurent. — Les plus notables Citoyens se plaignent du gouvernement. — Les riches habitans de la Cité se jouent de l'administration, le raille, & dans leurs discours séditieux, parlent des nobles avec mépris. Le commerce languit; l'Artisan est foulé; la confiance s'éteint, & notre ruine paroît certaine.

HASTINGS.

Faut-il s'en étonner, Seigneur? L'impunité engendre la licence....

LE DUC.

Dites plutôt que ces maux sont les suites d'une

longue minorité. — L'Angleterre a besoin d'un chef habile qui fasse respecter ses loix.

HASTINGS.

Vous êtes ce Chef, Seigneur; n'êtes-vous pas le Régent du Royaume?

LE DUC.

Un pouvoir si borné entraîne des abus. — Mes ennemis le méprisent; mes amis n'y trouvent aucun appui. — Ah, mon digne Lord! je sais un moyen d'appaiser tous les troubles.... Il banniroit de l'Etat les factieux qui le déchirent.... & l'on ne contesteroit plus.... sur les droits incertains des enfans d'Edouard.

HASTINGS.

Leurs droits incertains!...

LE DUC.

Sans doute. — Ignorez-vous qu'une branche illégitime n'a nul droit au trône? On sait qu'un mariage clandestin lioit mon frère à une autre femme : pouvoit-il, sans crime, former un second hymen? — Le pieux Docteur *Shaw* en parle ouvertement dans la chaire....

HASTINGS.

Périsse le traître dont le zèle indiscret prodigue l'éloquence pour semer la discorde! — Edouard, voulant éviter les disputes, a nommé son successeur, & son choix fut celui du Parlement. — Juste Ciel! quand finirons-nous ces coupables divisions? Quand

verrons-nous le trône de la paix rétabli dans la triste Albion ? — Faut-il qu'elle soit encore la proie de l'ambition ? Faut-il qu'une populace inquiète l'agite sans cesse ? Victime, hélas ! de sa propre liberté, elle ne voit pas que l'idole même qu'elle encense, l'enchaîne sans pitié.

LE DUC.

Quoi, Milord ! si quelque zélateur fidèle du bien public entreprenoit de réformer tant d'abus....

HASTINGS.

Que la foudre écrase le perfide ! Ah, Seigneur ! rappellez-vous de nos guerres civiles & des horreurs qu'elles entraînent....

LE DUC.

Vous vous emportez, Milord....

HASTINGS.

Pardon, Seigneur ; mais les jours malheureux des *York* & des *Lancaster* me font frémir. La patrie déchirée par ces fiers rivaux, succomboit sous les coups de ses propres enfans ; le meurtre, le rapt, le pillage désoloient l'Angleterre ; les Villes, les Palais, les Temples dévorés par les flammes, n'offroient de toutes parts qu'un spectacle affreux ; le Noble, le Plébéien, la mître, la houlette, tout périssoit également ; le carnage confondoit tous les états, & triomphoit impunément. — Peut-on songer sans

sans horreur à tant de maux? Périsse le traître qui oseroit renouveller ces horribles scènes!

LE DUC.

J'admire ce noble zèle, Milord....

HASTINGS.

C'est l'honneur qui me l'inspire, Seigneur....

LE DUC.

Mon digne Lord, si j'avois ce grand projet, vous seriez donc capable de m'immoler?

HASTINGS.

Vous, Seigneur!.... Le Ciel m'en préserve...; mais je ne puis croire que vous ayez ce dessein.

LE DUC, *en l'embrassant.*

Tu as raison. — Viens dans mes bras; ta franchise resserre nos liens: j'avois des doutes sur ta fidélité; mais tu me rassures.... Tu mérites plus que jamais ma confiance.... Sois ferme dans tes principes.... Soyons ensemble l'appui de notre Roi... Que l'Angleterre nous doive sa gloire & son bonheur!

HASTINGS.

O le plus digne des Princes! Si trop d'emportement m'a rendu coupable, daignez l'excuser en faveur d'une si belle cause: le bien public est la première idole de mon cœur.

LE DUC, *en l'embrassant de nouveau.*

Ta franchise m'enchante. — Adieu, mon digne ami.... Conserve toujours ces généreux sentimens.

(*Il sort*)

HASTINGS.

Est-il sincère? J'en doute; car pourquoi soupçonneroit-il ma fidélité? — L'amour de la patrie règne seul dans mon ame, & Jane même doit céder aux transports qu'il m'inspire. — Je veux, à l'exemple des Romains, lui devoir ma réputation & ma gloire. Ah! si mon sang pouvoit rendre la paix à l'Angleterre, quel plaisir j'aurois à le répandre.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le Duc DE GLOCESTER, RATCLIFF, CATESBY.

LE DUC.

Oui, mes amis, j'ai flatté son orgueil; j'ai feint d'approuver ses principes; j'ai applaudi à son attachement pour le jeune Edouard; j'ai redoublé de carresses, & j'ai caché sous le masque de l'amitié la fureur qui m'agite. — Avant peu il sera puni.

RATCLIFF.

Songez plutôt à le gagner; il est riche & puissant, & au moindre signal, tous ses vassaux s'armeront pour sa défense.

LE DUC.

Je ne le vois que trop : son amour pour Jane l'attache aux intérêts de mon neveu.

CATESBY.

Profitez-en, Seigneur. Cette femme méprisable ne respire que par vous. — Soyez plus sévère à

son égard : pour obtenir la paix, elle changera de parti, & bientôt Hastings sera à vous.

RATCLIFF.

En fléchissant sous le joug de la beauté, il portera sans murmure celui du devoir.

LE DUC.

J'approuve cet avis. Allez. Jane attend mes ordres dans la salle voisine ; ordonnez-lui d'entrer. *(Ils sortent)* Que l'homme est méprisable, lorsqu'oubliant la supériorité de son sèxe, il se soumet aux caprices d'une femme. — D'une femme ! De cet assemblage informe d'orgueil & de modestie, de souplesse & d'opiniâtreté, de douceur & d'emportement ! De cet être plus changeant que la rosée du matin, éclairée des premiers rayons du soleil ! — Quelle honte ! Est-ce-là l'usage que l'homme doit faire de sa raison ? — Cependant il semble que les femmes possèdent un charme irrésistible, puisqu'elles subjuguent le plus sage comme le plus féroce des hommes. — Voici cette beauté dangereuse.

SCENE II.

Le Duc DE GLOCESTER, JANE SHORE.

LE DUC.

APPROCHEZ, Madame. J'ai examiné avec soin les torts qu'on vous reproche, &, quoiqu'il y ait des femmes moins criminelles, qu'on punit sévèrement, vous n'avez rien à craindre; ma faveur sera votre égide.

JANE.

Qu'ai-je donc fait, Seigneur, pour mériter tant de rigueur? Si, dans les jours heureux de ma coupable fortune, j'eusse employé ma faveur à opprimer le peuple, je ne m'étonnerois pas de ma punition; mais je n'ai cherché qu'à le rendre heureux, & ceux même qui s'acharnent aujourd'hui à me nuire, ont été comblés de mes bienfaits.

LE DUC.

S'il faut en croire les discours publics, on vous accuse d'avoir manqué à cette sage réserve; on dit que vous vous occupez des affaires de l'Etat, que vous inspirez à ses plus illustres Membres des démarches contraires à leur devoir.

JANE.

Qui? Moi, Seigneur?

LE DUC.

Oui, Madame.

JANE.

Hélas! si ce public, trop prompt à m'accuser, suivoit mon exemple, il éviteroit les détours de la noire médisance; il ne perdroit pas en vains discours des momens précieux.

LE DUC.

J'écarte avec soin de pareils rapports; mais il en est un qui métite toute mon attention. — Je sais qu'Hastings vous aime; je connois votre pouvoir sur son cœur; il n'agit que par vos conseils: profitez, Madame, d'un si grand ascendant; votre salut, celui de l'Etat l'exigent; vos biens, votre fortune, votre honneur demandent que vous serviez mes desseins.

JANE.

Vous m'étonnez, Seigneur.

LE DUC.

Il est inutile de feindre: sa passion pour vous n'a plus de bornes. — J'ai des projets; c'est à vous de m'aider à les remplir.

JANE.

Parlez, Seigneur: je mets ma gloire à vous obéir.

LE DUC.

Ecoutez-moi avec attention.... mais sur-tout....

soyez discrète. — L'Etat a besoin d'un appui.... Le poids de la couronne écrâse le jeune Edouard....

JANE, *à part.*

Juste Ciel! j'entrevois son dessein.

LE DUC.

Il faut à l'Angleterre un Roi dont le mérite & la vertu en imposent davantage : tous les Patriotes en sentent le besoin; le seul Lord Hastings ose s'y opposer.

JANE.

Lord Hastings, Seigneur?

LE DUC.

Lui-même.

JANE, *avec transport.*

Puisse-t-il persévérer dans ce noble dessein!

LE DUC, *à part.*

Qu'entends-je?

JANE.

Hélas, Seigneur! s'il abandonne vos infortunés neveux, ils succomberont bientôt sous le pouvoir de l'usurpateur; ils leveront en vain leurs mains innocentes vers le Ciel....

LE DUC.

Ce langage m'offense : il faut m'obéir, ou renoncer à ma faveur.

JANE.

Puis-je oublier mon devoir? Puis-je, sans honte,

trahir les enfans de mon maître? Non, non: punissez-moi; mais laissez-moi mourir sans remords.

LE DUC.

Garde-toi de contrarier mes desseins. Séduis le cœur de ton amant; rends-le-moi propice, ou crains l'effet de mon courroux.

JANE.

Si j'avois le pouvoir que vous m'attribuez, Seigneur, je l'employerois à l'affermir dans le service de son Roi....

LE DUC.

Malheureuse! Quoi! tu me braves: tu sentiras bientôt ton imprudence. Je puis t'abandonner à la rigueur des loix; elles punissent de mort la femme adultère, & tu vas subir ton sort. Tu seras l'opprobre de ton sèxe: la faim, la soif, les pâles besoins fermeront tes yeux. Quiconque t'accordera un asyle, périra, & tu finiras ta carrière en maudissant ta destinée.

JANE.

Je préfère tous ces maux à l'infamie que vous me proposez.

LE DUC.

Eh bien! — Holà, quelqu'un!

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, RATCLIFF, CATESBY, GARDES.

LE DUC.

QU'ON emmène la perfide Shore; qu'on la chasse ignominieusement du palais; qu'elle erre en vagabonde dans la Ville, jusqu'à ce qu'elle y périsse de misère; qu'on défende, sous peine de la vie, de lui donner aucun secours, & que l'Etat s'empare de tous ses biens. — Sors malheureuse : ton souffle empoisonne ces lieux.

JANE, *en se jettant à genoux, & levant les mains au Ciel.*

Juge équitable, ta providence se manifeste dans cet affreux arrêt. Prens pitié de ma foiblesse; donne-moi la force de souffrir tant de rigueurs.

(Elle sort, accompagnée de Catesby & des Gardes)

LE DUC, *à Ratcliff.*

Ami, cette ressource nous manque; elle dédaigne ma faveur. — Faites avertir ma Garde; qu'elle soit prête au moindre signal.

RATCLIFF.

Les Seigneurs du Conseil attendent vos ordres, Milord.

LE DUC.

Allez, & qu'on les fasse entrer. (*Ratcliff sort*) Il est temps de me saisir du Lord Hastings; je l'accuserai moi-même de haute trahison.

SCENE IV.

Le Duc DE GLOCESTER, le Duc DE BUCKINGHAM, le Comte DE DARBY, l'Evêque D'ELY, Milord HASTINGS, ET PLUSILURS AUTRES MEMBRES DU CONSEIL.

Le Duc de Glocester prend le fauteuil, & tous les autres s'assèyent.

DARBY.

Nous nous assemblons, Seigneur, pour fixer le jour solemnel du couronnement de votre illustre neveu.

HASTINGS.

Prévenons les projets licentieux des esprits turbulens qui osent lui disputer ses droits.

DARBY, *en s'adressant au Duc.*

Nous attendons vos ordres, Seigneur.

LE DUC.

Je me confie à votre zèle, & me soumets à votre décision. — Mais, avant de poursuivre, Milords, quel châtiment infligeriez-vous au traître qui chercheroit à me détruire par un *charme* contre ma vie ?

HASTINGS.

La mort....

LE DUC.

Perfide, tu prononces toi-même ton arrêt. *(Il relève la manche de sa robe, & montre son bras)* — Voyez, Milords : voilà l'état déplorable où il m'a réduit par ses sortilèges. La veuve d'Edouard, d'accord avec Jane Shore & lui, inventent des *charmes* contre moi ; ils peignent mon nom avec des traits de sang ; ils invoquent les démons pour me nuire : il est temps de punir leur insolence, & d'arrêter ses pernicieux effets (1).

HASTINGS.

Pouvez-vous me croire capable d'un si grand forfait, Seigneur ?

(1) Les sortilèges, enfans de l'ignorance, étoient fort en vogue dans ces siècles grossiers. Il y a plusieurs monumens de l'ancienne barbarie, qui doivent leur naissance à cette erreur.

LE DUC.

Infâme, ton crime m'est connu : tu es le chef, le complice de cette ligue infernale; mais je saurai t'en punir. — Milords, les dangers de l'Etat exigent un exemple éclatant. — Holà, Gardes ! qu'on arrête Milord Hastings, comme coupable de haute trahison, qu'on l'emmène, & qu'on m'apporte sa tête avant que le soleil décline vers l'horison. (*à Ratcliff qui paroît*) Que Ratcliff veille à la prompte exécution de cet arrêt. — Que ceux qui l'approuvent, se lèvent & me suivent.

(Il sort, suivi des Lords du Conseil)

HASTINGS.

Est-ce un rêve? — Est-ce à toi que je parle, mon cher Ratcliff? — Suis-je éveillé? Quoi ! il me condamne, sans attendre ma réponse.... Ai-je bien entendu?.... Ah, Ciel !.... Non, la mort est moins affreuse que cette cruelle surprise.

RATCLIFF.

Les ordres du Duc sont irrévocables, Seigneur. Il faut songer à ce terrible moment.... Vous n'avez qu'un instant à vivre....

HASTINGS.

Je le sais, & n'en suis point effrayé; mais, hélas ! la nature réclame ses droits. — Puis-je en un moment calmer tous mes sens à la fois? — Le Ciel, témoin de mon innocence, soutiendra mon

courage.... Non, je ne tremblerai pas à l'approche du coup fatal. — Qu'ai-je à craindre ? Le même hasard m'a poursuivi dans les combats. — Parmi tant de nations qui peuplent la terre, combien d'hommes ne meurent-ils pas au même instant que moi ! — Qu'est-ce que mourir ? Ce n'est que fermer les yeux, & renoncer pour toujours à la lumière.... C'est cesser d'être le témoin de la rage des méchans, de la cruauté des tyrans tels que Glocester, & des malheurs où son insatiable ambition livrera bientôt l'Angleterre.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, ALICIE.

ALICIE, *aux Gardes.*

Qu'on me laisse passer ! Je veux, je dois le voir ; je veux encore une fois le serrer dans mes bras, le presser contre ce cœur criminel. — Ah, mon cher Hastings ! mon cher Hastings !

HASTINGS.

Hélas ! pourquoi interrompre mon repos dans cet affreux moment ? — Votre présence augmente mon désespoir. — Laissez-moi mourir en paix.

ALICIE, *aux Gardes qui veulent emmener Hastings.*

Arrêtez. — Ah! laissez-moi pleurer son infortune. Sanguinaire Glocester, périssent ta tête & la mienne!....

HASTINGS.

D'où naît cet emportement?

ALICIE, *d'un air frénétique.*

C'est moi.... c'est ton Alicie.... qui t'assassine.... Ah! si tu savois.... mais je n'ose le dire.

HASTINGS.

Expliquez-vous : il faut que je m'occupe de l'éternité, & je n'ai qu'un instant pour y songer.

ALICIE.

Ah! voilà, voilà mon malheur. — C'est moi qui t'ai persécuté; c'est moi qui ai tendu le piège qui t'a précipité dans cet affreux abyme. Tes mépris cruels avoient percé mon cœur; le désespoir m'a dicté ma vengeance; j'ai écrit.... quoi?.... Hélas! je l'ignore.... J'ai averti le Protecteur que Jane t'avoit séduit, pour t'engager à conspirer contre lui....

HASTINGS.

Malheureuse jalousie! impitoyable vipère! tu t'élances contre celui qui te nourrit. Fatale passion! ta fureur surpasse celle des enfers; tu es la source de tous les maux.

ALICIE.

Maudis plutôt les artifices de ton sèxe; maudis

les lâches principes qui t'enseignèrent à feindre. Tu t'es fait un jeu de la perfidie ; tu m'as séduit pour me mépriser : ta légèreté, tes discours insultans ont enflammé ma rage, & nous ont perdu tous deux.

HASTINGS.

Inhumaine ! laissez-moi....

(Il fait quelques pas)

ALICIE.

Cruel ! Peux-tu me quitter avec colère ? De grace, écoute-moi. — Le Ciel m'est témoin que mon unique desein fut de punir ma rivale....

HASTINGS.

Et c'est toi-même que tu punis. — Tremble : les plus affreux remords vont déchirer ton ame ; tu passeras tes jours dans d'éternels regrets. Quant à moi, le glaive de la mort est suspendu sur ma tête ; elle n'attend que sa proie, & je cours la livrer....

ALICIE.

Ne m'enlève pas la douceur de me plaindre. (*Elle se jette à ses pieds*) — Hélas ! rends-moi ta tendresse.... Ah, mon ami ! sois sensible à ma douleur. Si l'amour n'eût point égaré ma raison, ce jour infortuné se seroit-il levé pour nous ?

HASTINGS, *en la relevant.*

Ah, ma chère Alicie ! je vous pardonne. Oubliez que c'est moi qui vous ai séduite (*Il pleure*), qui

ai déshonoré l'objet de ma tendresse.... Juste Ciel! vous m'en punissez.

RATCLIFF.

Milord, le Duc de Glocester m'ordonne de ne plus différer....

ALICIE.

Barbare! tyran insatiable! tu vas bientôt t'abreuver de son sang. Dieu tout puissant, n'épargne pas sa tête coupable : que le crime le poursuive sans cesse! que les démons s'emparent de lui! que la foudre sèche ses veines, & que la mort l'enlève au moment le plus heureux de sa vie! Alors, peut-être alors il connoîtra le prix de l'instant qu'il nous refuse.

HASTINGS.

Calmez-vous....

ALICIE.

Le puis-je? tu vas mourir, & tu veux que je sois tranquille! (*En s'adressant aux Gardes*) N'est-il pas parmi vous quelque main charitable qui daigne me percer le cœur?

HASTINGS.

Votre désespoir aigrit le mien, Madame.—Adieu. Si ma mémoire vous est chère, n'accablez pas votre malheureuse amie : elle est innocente. — Adieu, ma chère Alicie. — Adieu pour toujours.

(*Il sort, accompagné de Ratcliff & des Gardes*)

ALICIE.

ALICIE.

Pour toujours ! Mot affreux ! Ah ! peut-on se voir ainsi condamné à d'éternelles infortunes, & ne pas renoncer au jour ? — Mais qu'ai je entendu ? — N'a-t-il pas parlé de ma rivale ? — Quoi ! dans ce moment cruel, il songe encore à Jane ; il expire en prononçant son nom ; il ose faire des vœux pour son bonheur.... Non, non, il faut qu'elle partage ma peine ; qu'elle abhorre, comme moi, la clarté du jour ; qu'elle remplisse l'air de ses cris, & qu'elle déteste, comme moi, tout l'univers.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

Le Théatre représente une Rue de Londres.

SCENE XIV.

BELLMOUR, SHORE, *sous le nom de* DUMONT.

BELLMOUR.

J'AI rencontré Jane assez près d'ici : de vils suppôts de la tyrannie la précédoient ; ils proclamoient la sentence du barbare Glocester. Des Prêtres, dont les regards sévères sembloient lui reprocher sa faute, marchoient à ses côtés ; ils lui rappelloient, d'une voix menaçante, que son crime méritoit la vengeance du Ciel. Une foule de peuple la suivoit ; on se pressoit ; on accouroit pour la voir. Les uns la blâmoient ; d'autres l'accabloient de mépris ; mais, hélas ! peu la plaignoient. O comble d'infortune ! on ne rougissoit pas de l'insulter sur sa grandeur passée.

DUMONT.

Quel excès d'inhumanité ! Comment supporte-t-elle tant d'outrages ?

BELLMOUR.

Avec un courage héroïque. La pureté de son ame se peint dans ses regards ; ses yeux, fixés vers la terre, se tournent quelquefois vers le Ciel ; ses cheveux flottans sur ses épaules d'albâtre, servent à sécher ses larmes ; & nulle plainte n'échappe de sa bouche mourante, quoique ses pieds laissent la trace de son sang dans les rues qu'elle parcoure.

DUMONT.

Quelle horreur ! Depuis quand est-elle en proie à ce supplice ?

BELLMOUR.

Le trépas du Lord Hastings a été le signal de sa disgrace, comme celui de votre élargissement. J'ai voulu approcher d'elle pour l'en instruire ; j'ai tenté de corrompre sa garde, pour lui donner quelques secours ; mais tous mes efforts ont été inutiles.

DUMONT.

Je la défendrai, ou mourrai avec elle.

BELLMOUR.

Vous voulez donc vous nommer ?

DUMONT.

Oui, je veux qu'elle sache que je suis son époux.

BELLMOUR.

Songez aux conséquences d'une telle découverte.

DUMONT.

Que m'importe? je n'ai plus rien à craindre.

BELLMOUR.

Êtes-vous bien sûr d'oublier son offense?....

DUMONT.

Ah, mon ami! Pourquoi me rappeller mon infortune? Tu rallumes dans mon cœur le feu de la jalousie; je sens qu'il me consume.... il m'inspire les plus affreux transports. — Puis-je oublier ce funeste moment où le perfide Edouard l'enleva de ma maison? — Ma passion pour elle faisoit tout mon bonheur; je lisois dans ses regards, & ses goûts & ses plaisirs; je prodiguois, pour lui plaire, les trésors de l'Inde. Que pouvoit-il faire davantage? — Et cependant elle m'a quitté.

BELLMOUR.

Il n'y faut plus songer, mon ami.

DUMONT.

Hélas! j'étois absent, lorsqu'il la conduisit dans sa Cour. Fier de sa proie, il l'emmenoit en triomphe: je la rencontrai dans son char. Il parloit; elle l'écoutoit d'un air timide. Par hasard, ses yeux rencontrèrent les miens, elle rougit; mais une pâleur

mortelle changea bientôt tous ses traits. Elle jette un cri perçant; un torrent de larmes baigne aussi-tôt son visage. Elle m'appelle; mais le Roi l'oblige à se taire : il fait redoubler le pas de ses chevaux; ils volent comme l'éclair : je la perds de vue, & retourne chez moi, le cœur navré de douleur.

BELLMOUR.

Le pouvoir uni à la jeunesse, a bien des avantages; mais tu es bien vengé. Son état présent....

DUMONT.

Ah, Bellmour! elle y succombera. Une beauté si délicate, accoutumée au faste & à l'opulence, ne résistera point à tant de maux. — Peut-être, en ce moment, couchée sur la terre, elle y expire de froid & de misère. Ah, Jane! Quand l'hymen t'unissoit à moi, nul soin ne troubloit ton repos; je craignois que le zéphir n'interrompît ton sommeil; le plaisir t'ouvroit les yeux, & la douce paix marquoit les heures de ta journée. Quel changement! Grand Dieu! — Mais n'y songeons plus : elle a besoin de secours, & c'est moi que ce soin regarde. — Où est-elle?

BELLMOUR.

Nous la trouverons, je pense, dans le voisinage de ces lieux. Malgré la sévérité de Glocester, ses gardes la laissent errer à son gré.

DUMONT.

Cherchons chacun de notre côté. Si tu la rencontres avant moi, conduis-la dans ces lieux; je t'y rejoindrai. (*Ils sortent d'un côté opposé*)

SCENE II.

JANE SHORE, *vêtue de blanc, les cheveux épars, les pieds nuds, accompagnée de quelques Gardes.*

JANE.

O mon ame! souffre en silence. Comme l'Artisan fatigué jette des regards inquiets sur la fin du jour, ainsi j'attends la fin de tous mes maux. — Tout est tranquille. — La nuit appaise le bruit & le tumulte; elle force l'avide curiosité à respecter ma douleur... Mes surveillans se lassent de m'observer.... (*La Garde se retire*) Ah! sans doute, le sommeil inspire l'humanité.... Respirons un moment.... Que je suis foible!... A peine puis-je me soutenir.... Asséyons-nous ici. (*Elle s'approche lentement contre une borne*) — Ah ciel! que vois-je? Oui, voici la demeure de ma chère Alicie. — Heureux hasard! — Pendant

que je suis seule, demandons du secours. (*Elle frappe à la porte ; un Domestique l'ouvre*) — Mon ami, conduisez-moi chez votre maîtresse.

(*Elle s'efforce d'entrer*)

SCENE III.

JANE, UN DOMESTIQUE *d'Alicie.*

LE DOMESTIQUE, *en l'arrêtant.*

Ou allez-vous, Madame ?

JANE.

Ne me reconnoissez-vous pas ?

LE DOMESTIQUE.

J'ai des ordres positifs de vous exclure de ces lieux.

JANE.

Avertissez ma chère Alicie que Jane, son amie, demande à lui parler.

LE DOMESTIQUE.

Elle est malade, & ne peut voir personne.

JANE.

Ah ! dites-lui que la compagne de ses plaisirs.... l'amie chérie de son cœur.... attend à sa porte les secours de sa charité.

LE DOMESTIQUE.

Il est inutile de m'importuner. Retirez-vous : je ne veux pas encourir sa disgrace.

(*Il la repousse violemment, & ferme la porte*)

JANE.

Quelle différence ! hélas ! j'ai vu cette même porte s'élancer hors de ses gonds, pour m'ouvrir un prompt passage. — Lorsqu'on m'annonçoit, ma présence étoit une fête ; on voyoit tous les visages sourire à mon approche ; on mandioit mes regards ; on prononçoit mon nom avec orgueil. — Aujourd'hui, on me maltraite ; on me méprise.... Ah !... (*Elle s'assied sur les marches du perron*) — Pourquoi m'éloigner d'ici ? J'y puis mourir tout comme ailleurs.

SCENE IV.

JANE, ALICIE *sur le seuil de la porte.*

ALICIE.

QUELLE voix importune ose interrompre ma douleur ? — Qui es-tu ?

JANE.

Ah ! prenez pitié de ma peine. — Hélas ! je

meurs, faute de nourriture. Daignez m'accorder un morceau de pain & une goutte d'eau.

ALICIE.

Retire-toi, malheureuse : je ne te connois pas.

JANE.

Ne vous souvient-il pas de vos sermens ? Vous m'aviez juré une amitié inviolable.

ALICIE.

Quoi ! c'est donc Jane ; c'est cette beauté dangereuse. — Perfide, tu m'as perdue ; tu m'as ravi mon amant. — Ah, mon cher Hastings ! ton image sanglante me poursuit sans cesse. — Vois, cruelle... Vois.... Le voilà.... Rends, ah ! rends-moi l'objet de tous mes vœux.

JANE.

Hélas ! je ne vous l'ai point enlevé. — Croyez-moi ; je suis innocente. Ah ! ma chère amie, hâtez-vous de me secourir. — Vous ne connoissez pas le tourment de la faim.... Hélas ! je sens que je me meurs.

ALICIE *la prend par le bras.*

Eloigne-toi ; tu me fais horreur.

JANE.

Je ne puis. —

ALICIE.

Vas implorer tes courtisans ; voyons s'ils fléchiront encore le genouil devant toi.

JANE.

Ah! par pitié....

ALICIE.

Je ne la connois plus. (*Elle entre en délire*) Je suis l'enfant de la douleur; c'est ici sa demeure.... Jamais le soleil n'éclaire ce lieu sauvage.... L'oiseau lugubre de la nuit chérit ce séjour; des spectres effroyables sont attentifs à sa voix.... leurs gémissemens se mêlent à mes soupirs. — Ecoutez. — Entendez-vous ce bruit? — Ah! l'univers s'écroule; il m'écrase sous sa ruine.... Il brise ma tête débile.... Ah ciel!.... Où suis-je?.... Hastings, malheureux Hastings.... qu'ai-je fait?.... (*Des gens accourent, & s'emparent d'Alicie. Alicie à Jane*) — Pourquoi êtes-vous persécutée? — Arrachez-vous à votre triste existence.... Je vous suivrai bientôt. — Voyez-vous ce torrent de feu.... Il augmente à chaque instant.... Mais ce ruisseau de sang va l'éteindre. — Qui es-tu, spectre épouvantable? — C'est lui; il m'ordonne de le suivre.... Arrête; je t'obéis.

(*Elle sort, suivie de ses gens*)

JANE.

Ah, ciel! daignez la protéger. Quel affreux délire! — Hélas! je sens approcher ma fin.... Mes yeux s'obscurcissent.... Ma tête s'affoiblit.... Je succombe.... (*On voit ses genoux qui s'affaissent,*

& elle tombe insensiblement sur un monceau de pierres) — O terre.... mère secourable.... reçois-moi.... dans ton sein.

SCENE V.

JANE *évanouie*, BELLMOUR, DUMONT.

BELLMOUR.

Nous la cherchons en vain. — Mais que vois-je? Ah, mon ami! quel horrible spectacle! (*Ils approchent de Jane*) — Levez les yeux, ma chère Jane; reconnoissez vos amis.

JANE, *d'une voix foible.*

Est-ce vous, Bellmour? — Eloignez-vous.... Craignez la vengeance de Glocester....

BELLMOUR.

Regardez, ma chère Jane : voici l'honnête Dumont.

JANE, *en s'efforçant de lever la tête.*

Il est donc libre.... Sa présence me rend à la vie.

BELLMOUR.

Vous voyez en lui, non un ami ardent à vous servir, mais un époux compatissant....

JANE.

Que dites-vous?

DUMONT.

Reconnoissez dans ce Dumont l'infortuné que vous n'avez pas craint de trahir & de déshonorer; mais ne redoutez point sa colère; il sait pardonner...

JANE.

Qu'entens-je! — Ah ciel! c'est lui.... Oui, c'est lui-même. (*Elle s'évanouit*)

BELLMOUR.

Une telle surprise est au-dessus de ses forces. Donnons-lui quelque secours. (*Ils la relèvent, & la portent sur le perron de la maison d'Alicie*)

DUMONT.

Elle commence à respirer.

JANE, *en frémissant.*

Je frissonne d'horreur.

BELLMOUR.

Courage, Madame.

JANE, *fort troublée.*

Juste ciel!.... L'ombre de mon époux semble me menacer.

BELLMOUR.

Il vit encore; il est devant vous.

JANE.

Je n'ose le regarder. Mon crime... Ah, Bellmour! je suis trop coupable.

DUMONT.

Rassurez-vous, ma chère Jane.

JANE.

Tant de bontés ajoutent à mon supplice. O nuit! enveloppe-moi de ton ombre.

DUMONT.

Ne detournez pas les yeux. Je ne viens pas vous accabler par mes reproches; je viens vous chercher, vous conduire chez moi, loin de l'Angleterre.

JANE.

Je n'ose en croire mon bonheur.

DUMONT, *en lui tendant la main.*

Hâtons-nous; profitons de l'instant propice.

JANE, *en s'efforçant de se lever.*

Ah, mon ami! le Ciel s'oppose à ma fuite.

BELLMOUR *aide Dumont à relever Jane.*

Faites quelqu'effort; nous vous seconderons.

JANE.

Je ne puis.

DUMONT.

Ah ciel! elle succombe; sa paupière se ferme.... Ma chère épouse.... C'en est fait; elle ne m'entend plus.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, CATESBY, *suivi de Gardes.*

CATESBY.

TRAÎTRES, qu'osez-vous faire? Qu'on les arrête.

BELLMOUR.

Pourquoi cette violence?

CATESBY.

Ignorez-vous les ordres du Protecteur? Il a proscrit cette infâme....

DUMONT.

Elle est plus vertueuse que lui....

CATESBY.

Perfide, je punirai cette insolence.

DUMONT.

Lâche adulateur, je préfère la mort à la honte de vivre avec des scélérats comme toi.

CATESBY.

Qu'on l'entraîne, & qu'il subisse le châtiment qu'il mérite.

JANE *se saisit de la main de son mari.*

Ah! c'est moi.... c'est moi qui cause son malheur. — Cruels, vous ne nous séparerez pas.

(*La Garde s'efforce d'entraîner Dumont : dans le moment qu'il se défend, Jane abandonne sa main, & tombe*)

DUMONT.

Monstres inhumains, ne voyez-vous pas qu'elle expire ? — La mort glace déjà ses mains tremblantes.

JANE, *d'une voix éteinte.*

Un moment.... un seul moment.... Souffrez qu'il recueille mon dernier soupir.... Hélas !.... Pardonnez-vous à la malheureuse Jane ?... Adieu.... cher époux.... Juste ciel !.... Ayez pitié de lui.

(*Elle expire*)

DUMONT, *en embrassant le corps de Jane.*

C'en est fait.... Ah, trop malheureuse Jane !... Que mes lèvres tremblantes se fixent sur les vôtres !.. J'y veux expirer de douleur. (*La Garde se saisit de lui, & lui ordonne de marcher*) — Vous le voulez, il faut vous obéir. — Adieu la plus belle, mais la plus infortunée des femmes. (*Il l'embrasse de nouveau*) — Allons exécuter les ordres du tyran.... Conduisez-moi dans les fers ou sur l'échafaud ; peu m'importe, je me soumets sans murmurer.

(*Il sort avec les Gardes*)

BELLMOUR.

Quelle affreuse catastrophe ! Sèxe charmant,

dont les attraits causent souvent la perte, puisse l'exemple de Jane Shore vous garantir des pièges du vice! Souvenez-vous que l'oubli du devoir entraîne toujours après lui la honte & les remords.

FIN.

De l'Imprimerie de COUTURIER, Quai des Augustins, près l'Eglise.

B 36570